

Préface : L'histoire, du futur au passé et retour...

Jérôme Baschet

Je dois avouer m'être senti particulièrement honoré et reconnaissant envers l'Association Artefact des étudiants d'histoire de l'Université Laval pour l'invitation qui m'a été faite de présenter la conférence inaugurale de son 14^e Colloque international et, maintenant, d'écrire quelques mots en ouverture de ce volume. En premier lieu, parce que je suis convaincu que les initiatives étudiantes, et en particulier l'auto-organisation de rencontres et colloques, sont essentielles à la vie des établissements d'enseignement supérieur et constituent une excellente façon d'enrichir la formation au métier de chercheur. En second lieu, de manière plus spécifique et plus personnelle, parce que cette conférence a été pour moi une occasion de mettre en forme et de présenter pour la première fois l'esquisse d'un projet historiographique qui représente un tournant dans mon cheminement.

Depuis plus de quinze ans, je vis en quelque sorte en double, tiraillé entre mes travaux de médiéviste et un intérêt très contemporain pour les luttes indiennes au Mexique, tout particulièrement celle des zapatistes du Chiapas. Certes, quelques passerelles ont pu être tendues entre le labeur de l'historien et celui de l'observateur des mouvements sociaux actuels, par exemple lorsque les conceptions de l'histoire et de la temporalité dans le mouvement zapatiste m'ont paru apporter une contribution notable à la discussion récente sur les régimes d'historicité, sans parler du fait que c'est mon enseignement au Chiapas, soucieux de repérer les dynamiques d'un long Moyen Âge à l'œuvre durant la période coloniale, qui m'a conduit à écrire *La civilisation féodale*. Malgré tout, les deux univers restaient, pour l'essentiel, séparés.

La conférence présentée lors du colloque d'Artefact s'intitulait : *Une histoire post-capitaliste est-elle possible ?* Malgré le caractère quelque peu périlleux de l'exercice, la réception a été, en cette soirée du 4 février 2014, chaleureuse et la discussion animée. Cet intérêt a été pour moi très important, comme un encouragement à poursuivre. Avec cette conférence (encore en cours d'élaboration et dont je suis navré de ne pouvoir, pour l'heure, fournir une mise en forme écrite), il s'agissait de proposer quelques

pistes et principes pour repenser la pratique de l'histoire, à partir des analyses et des prises de position sur le monde d'aujourd'hui auxquelles l'expérience zapatiste, entre autres choses, me conduit. Au moment où se tenait la conférence, paraissait en France mon livre *Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, dont l'enjeu est de rouvrir le futur, d'engager, à partir de ce qui peut dans le présent (et le passé) le préfigurer, un exercice d'anticipation soucieux de visualiser le champ des possibles auquel ouvrirait l'élimination des logiques capitalistes. Mais, alors, quelles conséquences en tirer comme historien ? Comment écrivions-nous l'histoire dans ce monde libéré du fétichisme de la marchandise, des compulsions productivistes, de la tyrannie de l'urgence et des effets d'un individualisme exacerbé jusqu'à la pathologie ? Que serait donc une histoire pensée depuis ce futur post-capitaliste ?

Bien entendu, de telles formulations poussent un peu trop loin le bouchon de la provocation ! Il va de soi que nous écrivons et pensons l'histoire nécessairement depuis notre présent et, moins que jamais, depuis un futur qu'on pensait autrefois connu par avance grâce aux « lois de l'histoire », et qui, aujourd'hui, si on parvenait à en ranimer l'espérance, ne saurait être qu'ouvert et incertain. Reste que toute époque est multiple et traversée de mouvements contradictoires : dans quelle dimension de notre présent choisissons-nous de nous inscrire pour écrire et penser l'histoire ? Sommes-nous condamnés à l'enfermement dans ce présent « omniprésent » du présentisme, dans lequel François Hartog a identifié la racine principale de la crise de l'histoire, discipline qui n'avait, antérieurement, le vent en poupe que parce qu'elle était amarrée aux certitudes, aujourd'hui brisées, du régime moderne d'historicité¹. Avec ce sombre diagnostic, il semble que nous soyons, quelle que puisse être notre désapprobation impuissante, condamnés à étouffer sous la chape de plomb du présent perpétuel et à voir notre discipline agoniser sous le déferlement des vagues mémorielles, victime aussi de cette dictature de l'urgence et de l'immédiateté dont nous faisons l'expérience presque quotidiennement, y compris, de plus en plus, dans nos métiers de l'enseignement et de la recherche.

Mais ne serait-il pas temps de renverser la perspective et de sortir de cet (auto)enfermement dans les contraintes du présent ? Bref, de rouvrir le futur et, ce faisant, de modifier la manière de concevoir l'inscription de la discipline historique dans notre présent. Du reste, le monde dans lequel nous vivons est secoué de bouleversements telluriques que l'on peut interpréter comme autant de symptômes d'un basculement d'époque. On nous explique même, depuis peu, que nous avons changé d'ère géologique et que nous vivons désormais dans l'Anthropocène. Comme son nom le suggère, sa caractéristique principale tient au fait que l'espèce humaine est devenue une *force d'échelle géologique*, « aussi puissante que les volcans ou la tectonique des plaques »². Cela n'est qu'un aspect des bouleversements en cours. Ainsi donc, au lieu qu'il n'y ait plus vraiment d'histoire, il faudrait s'exclamer : oh, que si ! Cela pourrait changer bien des choses et redonner un peu d'élan vital à notre discipline...

Penser l'histoire depuis le futur, ce serait donc penser depuis ce qui, dans le présent, peut préfigurer ce futur. Du reste, le changement climatique fait de la projection dans le futur un enjeu présent incontournable. Il s'agit là d'un aspect des réalités d'aujourd'hui qui détermine lourdement les tendances à venir, mais on peut aussi, en quête d'un futur moins sinistre, tenter de s'appuyer sur des potentialités émergentes, aussi fragiles et indécises soient-elles, dans une perspective qui entend restaurer une pensée du possible.

Enfin, si l'on veut revenir vers des formulations plus rassurantes, on pourra tout aussi bien admettre que mon propos n'est qu'une manière spécifique de réfléchir à l'articulation entre présent et passé, si chère à Marc Bloch. Celui-ci, on le sait, soulignait que la connaissance historique se construit à partir de l'expérience du présent et se montrait soucieux de mobiliser l'intelligence du présent comme point d'appui positif pour la connaissance du passé. Souvenons-nous de *l'Apologie*, où il affirme, en une formule si frappante, que l'histoire a « sans cesse besoin d'unir l'étude des morts et celle des vivants ». Cela me conduit à ma dernière remarque : si l'on veut éviter que cette relation entre présent et passé ne soit rien de plus qu'une référence fétichisée que l'on agit rituellement, il conviendrait d'en tirer davantage de conséquences pratiques. Ne faudrait-il pas, par exemple, accorder plus de temps et d'attention à notre réflexion sur le temps présent ? Certes, nous nous y consacrons, comme tout un chacun, en tant que citoyens. Et nous participons parfois activement aux engagements et aux luttes du moment, comme l'ont fait un nombre considérable d'étudiants québécois, lors du mouvement Érable de 2012. Mais cela reste insuffisant, car il s'agit là d'une tâche menée à côté de notre travail, alors que cette réflexion sur notre présent devrait être pensée comme une dimension constitutive du métier d'historien(ne). Nous ne pouvons pas comprendre notre rapport au passé (et tout particulièrement aux époques précapitalistes), sans chercher à saisir dans toute leur profondeur ce qu'est le capitalisme et ce que sont ses dynamiques les plus récentes. Si nous ne le faisons pas, nous ne serons pas capables de prendre la mesure de l'écart relatif qui nous sépare du passé que nous étudions et nous serons immanquablement victimes de biais importants.

Et s'il nous faut être capables, comme historien(ne)s, de décrypter les dynamiques actuelles du capitalisme, peut-être n'est-il pas indifférent de nous demander si nous croyons, selon la formule si souvent répétée de Margaret Thatcher, qu'« il n'y a pas d'alternative », bref, si nous restons soumis à la domination du présent perpétuel, ou bien si nous préférons chercher dans le présent ce qui peut ouvrir vers d'autres possibles pour l'humanité...

Notes

1. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2002 et *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013.
2. La thèse de l'Anthropocène a été proposée en 2000 par Paul Cutzen, Prix Nobel de chimie, et s'est rapidement diffusée au sein des sociétés savantes compétentes. Elle peut être discutée sur de nombreux aspects, notamment le fait d'attribuer à l'espèce humaine dans son ensemble la responsabilité du changement climatique global, alors que celui-ci est manifestement lié à la dynamique spécifique du système-monde moderne capitaliste. L'historien bengali Dipesh Chakrabarty a récemment invité à prendre conscience des implications du changement climatique global (d'origine anthropo-sociale, plutôt qu'anthropique) pour nos conceptions de l'histoire : « The Climate of History: four thesis », *Critical Inquiry*, 2009 (version française dans *Revue internationale des livres et des idées*, 15, 2010).